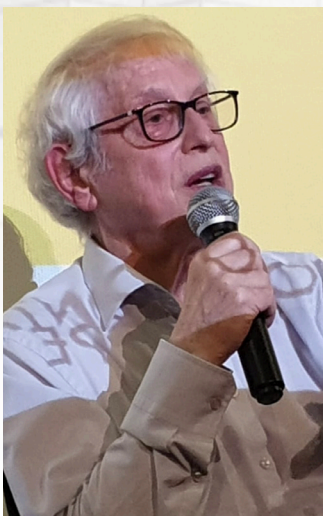


LES CAHIERS D'EUROPE 21

FOI, RAISON ET POLITIQUE EN EUROPE



Le sens même de la construction d'une Europe politique ainsi que le chemin à emprunter pour faire face à des défis fondamentaux sont à redécouvrir, nous a dit Philippe Herzog lors de la conférence organisée au Lincoln à Paris par Les Entretiens Européens, Confrontations Europe et La Maison de l'Europe le 14 septembre 2021.

Car partager des projets et des actes entre Européens et au-delà, créer des biens communs dans un monde ouvert, cela exige des facultés humaines et sociales dont les Etats se soucient fort peu, a regretté Philippe Herzog. Pour lui, former société en Europe nécessitera de réaliser d'immenses progrès d'éducation et d'information. Ces enjeux sont profondément négligés alors qu'il y a besoin de régénérer des valeurs, un récit dans une nouvelle perspective humaniste.

Dans son texte, Philippe Herzog remet en mémoire et en débat des sources spirituelles qui ont inspiré notre histoire et l'idée d'Europe. Il faut conjuguer la foi et la raison, non pour les répéter mais pour les renouveler nous dit-il, afin d'éclairer l'avenir et de susciter l'engagement.

La conférence a été suivie de la projection de
« Augustin d'Hippone » de Roberto Rossellini

Retrouvez l'enregistrement des échanges et le film sur
www.entretiens-europeens.org

Peut-on encore croire en l'Europe et la faire rentrer dans l'histoire ?

Nous avons beaucoup de raisons d'en douter. Les demandes de protection sont massives contre un monde extérieur perçu comme dangereux et menaçant. Nous faisons preuve de défaillance de solidarité dans la plupart des domaines de biens publics. L'indifférence gagne à l'égard de l'idée même d'union politique. Mais le désir de pouvoir nous réunir en donnant sens à notre collectivité reste présent.

Sommes-nous capables de nous transcender ? Nos anciens ont su le faire plusieurs fois dans l'histoire et dans la douleur, le sacrifice, réinventant ainsi leur humanité et leurs chemins de liberté.

La question culturelle est primordiale. Le manque de sens, les dilemmes du bien comme du mal sont en nous-mêmes. La solution n'est pas dans le Ciel, dans l'Etat, mais d'abord dans nos représentations intimes. Les enjeux d'introspection, d'éducation et de dialogue, de restauration de l'espace culturel public et de dynamisme des sociétés civiles sont essentiels.

Nous devons nous doter d'une nouvelle culture du temps. La notion de **fin de l'histoire** relancée dans les

années 1990 ne signifiait pas le triomphe de l'Occident mais la fin d'une histoire conçue comme une marche vers le progrès que l'Europe, l'Occident ont voulu croire universelle. Nous scrutons le présent et l'avenir avec une culture du passé pleine de préjugés, d'oubli voire d'aveuglement et de déni ; et notre façon de scruter l'avenir est largement marquée par l'anticipation de catastrophes ou encore la passivité de l'imaginaire politique.

Il faut réinterroger les fondements culturels de notre civilisation, la Foi et la Raison, non pour revenir en arrière mais en dépassant leurs limites avec une nouvelle vision de l'humanité.

Je ne traiterai pas ici des rapports de l'Europe avec le monde extérieur, pour me concentrer sur le cœur intérieur de mon sujet. Je rappelle que la civilisation européenne est fille de Rome et du Christianisme. Je n'ignore pas qu'elle s'est construite aussi en fractures constitutives avec l'extérieur. Mais mon exposé est déjà trop dense aujourd'hui pour bien intégrer cette complexité supplémentaire. Je l'ai traitée dans des écrits précédents.

Richesses, conflits et limites du couple Foi et Raison

Il semble même qu'il s'agisse d'un épuisement. **A l'occasion de ses cent ans, Edgar Morin a écrit : « on ne nous enseigne même pas ce qu'est notre identité humaine ».** La science, tout le monde en parle, mais à l'école l'appétence est réduite. Quant à la métaphysique, c'est-à-dire le travail sur l'Être en tant qu'Être, on a voulu s'en débarrasser. La tendance actuelle à réduire l'être à l'existence, au social et à soi-même est patente, elle rompt avec la trajectoire de l'humanisme européen. Dans un de ses scénarios la revue Futuribles envisage une « mort culturelle ».

La foi est conscience en soi-même et dans la vie. Les européens l'ont trouvée dans la religion, l'art, la philosophie, puis ils se sont détournés de la religion, même si leur source n'est pas éteinte : les concepts de personne, de bien commun, d'unité de l'homme et du cosmos perdurent quoiqu'affaiblis. Et si en France et en Europe le christianisme fait retrait, ailleurs dans le monde les religions sont bien présentes, mais la résurgence des radicalités terroristes est un cancer.

Les religions ont été œuvres de liberté quand avec les monothéismes Dieu a donné confiance à la vie en rapport direct entre l'homme et lui. Mais elles ont été tout autant œuvres de soumission, quand les Eglises ont assis leur puissance sur la culpabilisation. Contre les préjugés il faut néanmoins relire Karl Marx. Loin de parler de la religion simplement comme un « opium du peuple », il y a vu *son point d'honneur spiritualiste, sa théorie générale du monde, son enthousiasme et sa*

santé morale. Si pour lui elle véhiculait des illusions, exiger du peuple qu'il y renonce, disait-il, c'est ne pas comprendre que le peuple ne peut pas faire face à des situations extrêmes sans des espoirs qui ne vont pas sans illusion.

En matière de culture du temps le premier apport fondamental est celui de Saint-Augustin. Tous les philosophes et historiens qui se penchent sur cette notion le reconnaissent. Africain, romain et chrétien, biculturel, Augustin, a eu deux vies : d'abord philosophe et professeur de rhétorique, puis Evêque. Quand on parle du temps, observait-il, c'est une notion d'évidence, mais quand on y réfléchit c'est une question d'une extrême complexité.

Tout est présent pour l'homme : le passé dans sa mémoire, le futur dans son imaginaire. Le temps ne nous est pas extérieur, il est subjectif selon la représentation qu'on s'en fait individuellement et collectivement.

Le jeune Augustin a été proche des manichéens, mais il s'en est détaché et les a combattus. En concevant le mal comme un combat entre les anges et les démons, ils privaient l'homme de sa faculté de s'élever par lui-même. Ecrivant ses Confessions dans un effort d'introspection sans précédent avant de devenir Evêque, il comprend que le bien et le mal sont intérieurs à chaque individu et que chacun doit pouvoir diriger sa volonté vers le bien. Cela nécessite une confiance dans la vie qui pour lui peut s'acquérir avec l'appui d'une Eglise en construction.

Dans un contexte où l'Empire romain commençait à se décomposer, où le sentiment de fin du monde et le désarroi extrême étaient ravageurs, il appelle à distinguer deux Cités, celle de Dieu et celle des hommes. Les Empires passent, dit-il, mais les hommes demeurent et pour survivre et s'élever, ils ont besoin de l'appui d'une Eglise bienveillante. Toute la culture du Moyen-âge a reposé sur ce crédo.

Au tournant du premier millénaire de gros efforts se sont développés pour conjuguer la Foi et la Raison alors qu'on découvrait la science chez les Grecs. A cet égard l'œuvre de Thomas d'Aquin est exemplaire.

Les renaissances ont surgi dans un contexte de grandes ruptures et des grandes mutations où les conflits entre Foi et Raison ont été exacerbés. Découverte du nouveau monde, Réforme et rupture de l'unité du christianisme, décomposition de ce qui restait de l'Empire et formation des Etats, grandes découvertes scientifiques... Tout ceci a engendré de grandes innovations en matière de doctrine et de politique. Les guerres de religion ne sont pas dissociables des guerres de pouvoir politique entre princes et féodalités qui se sont armés des doctrines catholiques et réformées et les ont radicalement opposées.

Mon ami et philosophe François Vezin m'a écrit pour me dire que le mot « humaniste » est apparu à cette époque. Les humanistes étaient ceux qui étudiaient les textes classiques et nouveaux et les imprimaient avec une joie de connaissance déjà encyclopédique et pour certains avec un esprit de tolérance et d'utopie du bien-être particulièrement développé. Les figures d'Erasme et Rabelais sont emblématiques du moment. « *Rabelais est le plus grand esprit de l'humanité moderne* », a écrit Balzac.

Mais Descartes surgit au XVII^{ème} siècle, tourne la page et ouvre une nouvelle ère, celle qui va privilégier essentiellement la Raison dite des Lumières. Il n'évacue pas la métaphysique et il est encore très chrétien. Qui m'a donné la faculté de penser, s'interroge-t-il, sinon Dieu ? L'âme est pour lui un don de Dieu, dont il cherche la location matérielle auprès du cerveau. De même, se demandait-il, qui peut penser et incarner l'infini sinon Dieu ? Mais il considérait que les mythes et les rites sont sans intérêt. En 1641 il publie anonymement son **Discours de la méthode** aux Pays-Bas. Le sous-titre est clair : pour bien conduire sa Raison et chercher la vérité dans les sciences. Il précise aussi que cette méthode ne vaut pas pour la formation morale et là-dessus il s'en remet à l'Eglise.

Comme l'a fait observer Heidegger il ne s'agit pas d'une vérité relative pour Descartes, mais d'une vérité **certaine**, acquise après de longues recherches qui commencent par le doute et continuent par l'examen des multiples expériences connues et des options possibles.

Spinoza est cartésien mais il est plus radical que le maître : pour lui la Foi n'est que servitude et ce qui est contraire à la Raison doit être rejeté. Croyez librement ce que vous voulez mais quand il s'agit d'agir dans l'espace public, c'est l'Etat qui garantit la liberté.

Il revient à Pascal, lui-même grand mathématicien et

physicien, de contredire la Raison calculante de Descartes fondée sur des principes mathématiques, en faisant valoir que le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas. Et le meilleur critique de la méthode de Descartes fut sans doute l'italien Vico (Science nouvelle, 1725).

Je pense donc je suis traduit une conception du moi que contredit Vico parce qu'elle ignore tout le problème du rapport de l'individu à son milieu. C'est la société qui informe et forme chacun avec les représentations culturelles historiques qui lui sont propres. Je est un autre, écrira Rimbaud et beaucoup d'entre nous savent maintenant que *Je est un nous*.

La modernité classique a bientôt enfanté le temps des révolutions politiques. L'Etat de Raison va primer sur l'individu, et la société est appelée à faire l'histoire. Cette notion d'histoire surgit au XX^{ème} siècle avec Hegel, pour qui sa finalité est l'Etat lui-même. Pour leur part les saint-simoniens ont offert une conception de l'histoire plus positive et fondée sur une sorte de religion des sciences axée sur le développement de la société industrielle.

Mais moins d'un siècle plus tard c'est la faillite. Elle est le résultat de la volonté de puissance devenue valeur suprême quand « Dieu est mort » comme Nietzsche l'a bien compris, et le nihilisme s'est installé en rejet de la métaphysique. Impérialisme, colonialisme, totalitarisme ont engendré une crise de civilisation où toutes les certitudes de l'Occident se sont effondrées.

Revenant sur la nature même de notre modernité, Roberto Calasso, invité par l'association René Girard en 2014, a présenté une conférence très stimulante. J'étais présent avec 400 personnes dans la grande salle du Centre Pompidou. Voici son analyse : *La société sécularisée devenue dominante aujourd'hui s'attache à étudier des centaines de sociétés du passé, qui s'agissent de tribus ou d'empires qui se sont décrits dans leur relation à quelque chose d'invisible et d'inconnu, parfois habités par des Dieux et incluant ce qu'on nomme aujourd'hui la nature. Au contraire, la société sécularisée se définit et fonctionne uniquement par rapport à elle-même, se juge auto-suffisante et seule productrice de sens.*

Evoquant **la superstition de cette société moderne**, il souligne que l'imagination s'est amputée. La société croit-elle à autre chose qu'à elle-même ? Ses croyances sont atomisées et chaque individu fait de la sienne une forme d'autodéfense.

Georges Bernanos écrivait dans les années 1950 « *jamais les hommes ne se sont sentis plus abandonnés* ». Nous sommes tous dans la descendance de Descartes dans des sociétés où on ne cesse de se parer de la Raison et de se recommander de la science, mais où est passée la certitude cartésienne ? Beaucoup se veulent rationnels et ils stigmatisent l'irrationnel chez les autres. C'est fallacieux. L'académisme, la conviction sans le doute, nuisent à la Raison et l'irrationnel sert parfois de stimulant pour la revivifier (cf. Zweig, Canguilhem, Starobinski).

Jamais autant qu'aujourd'hui la Raison n'est apparue

aussi relative. Et il faut comprendre que la technique n'est jamais une application directe de la science mais d'innovations qui répondent à des exigences d'utilité avec des conventions imposées par le capitalisme et les institutions publiques.

Les valeurs de la chrétienté et des Lumières ont prouvé leurs limites. Déjà Albert Camus appelait à régénérer l'humanisme, Edgar Morin appelle à réformer la pensée. En ce sens les événements actuels incitent les Européens à dépasser la prétention universaliste de leur culture, non pas seulement leur rapport de domination sur la nature, mais aussi leurs conceptions des rapports humains interpersonnels et collectifs, et en quittant leur sentiment de supériorité sur les autres régions du monde. Nous avons l'avance de la technique et par là même de la puissance, reste à reconnaître que dans l'histoire du monde il n'y a pas de supériorité de la culture occidentale sur celle des autres.

Les fondements culturels d'une communauté politique

Nos sociétés ont tendance à oublier que la construction d'une unité de la société a relevé du Sacré. Nous ne nous posons plus la question des fondements. L'objectif même d'une Communauté politique est perdu de vue. Je tiens au mot « Communauté » car tout l'enjeu est d'unir réellement dans une diversité dont on parviendrait à faire pleinement richesse. Ni l'Etat ni l'Empire, ni même l'Union européenne n'y sont parvenus.

Remontons du passé vers le présent. Dans l'Antiquité Platon écrit *La République*. Athènes invente la démocratie d'assemblée qui reste une référence pour Hannah Arendt. Mais dans les deux cas, si la politique était l'activité noble par excellence, elle ne l'était que pour une élite très étroite, le travail étant renvoyé aux esclaves.

Rome établit une République déjà plus féconde où les biens communs sont toujours au centre de la Cité et où la notion de citoyen commence à se concrétiser bien au-delà d'un cercle étroit.

Jésus-Christ a distingué clairement les pouvoirs spirituels et politiques : *rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*. Pour autant Saint Paul lance une idée révolutionnaire dans la fameuse Epître aux Galates : « *il n'y a plus ni homme ni femme, ni grec ni juif, ni maître ni esclave, nous sommes tous frères* ». Sauf qu'il ajoute : « en Jésus-Christ ». Or la foi chrétienne n'a pas été capable de reconnaître la diversité des Cités politiques.

Les Eglises ont été les penseurs et acteurs de la construction des Etats mais la bataille des souverainetés s'est conclue par la victoire de l'Etat, d'Hobbes contre Calvin. La référence chrétienne est néanmoins restée active en particulier avec son idéal du Royaume de Justice où les pauvres seront élevés les premiers.

C'est dans la Raison que les Etats occidentaux ont

La remise en cause de la culture du temps historique ne fait que commencer. En ce sens l'œuvre de penseurs juifs du XX^{ème} siècle mérite d'être découverte. A la différence d'autres peuples, les Juifs n'ont pas vécu dans l'idée que l'Etat incarne l'esprit de la Raison. Walter Benjamin voit clair quand il distingue plusieurs types de représentation symbolique du temps qui ne coïncident nullement. Le politique prétend prendre toute la place comme maître du temps collectif, mais l'art et la religion offrent d'autres visions du passé et du devenir. Le temps n'est pas linéaire, il est plutôt cyclique, et le sens même de l'histoire ne se découvre vraiment que dans le surgissement de l'imprévisible et non pas dans la certitude du progrès. Face aux souffrances, il n'y aura pas de retour du Messie, ni de réconciliation des nations sous l'égide d'une pensée unique, c'est du côté des messianismes de tous les jours que nous devons tourner le regard.

voulu se justifier mais l'unité sous leur égide n'a été possible qu'en s'appuyant sur des légendes nationales qui ont pu être sacralisées. Pas toujours : ainsi en Italie le mouvement qu'a animé Mazzini voulait associer l'objectif d'unité nationale à celui d'unité de l'Europe. Mais l'Etat-nation a fait appel au patriotisme pour que le peuple s'engage dans la guerre. Et c'est au nom de l'unité sacrée que l'Etat centraliste français issu de la Révolution ne voulait rien voir entre les individus et lui-même. Il a fallu de grandes luttes sociales et civiques pour corriger et améliorer la démocratie représentative, qui reste néanmoins toujours aussi délégitime.

La laïcité fut un progrès historique, elle demeure un objectif de liberté crucial pour bien des peuples non Européens. La confusion du religieux et du politique faite par l'islamisme radical est dramatique, pour autant la laïcité ne constitue pas par elle seule une fondation de la Cité. La liberté d'expression paraît intangible mais sans élever l'esprit de responsabilité individuelle, sans que chacun reconnaisse ce qu'il doit à la société, elle s'abîme. Certes le droit civil a la primauté, mais la définition du Bien relève-t-elle simplement de conventions et de procédures ? On ne doit pas se débarrasser des questions d'ordre métaphysique concernant le Bien et le Vrai dans l'espace public.

Les réalités l'attestent : on ne parvient pas à incarner l'unité, ni par les incessantes commémorations, ni par le football et les stars populaires, ni même dans la lutte contre le terrorisme.

Le capitalisme contemporain est corrosif et l'Etat n'est pas stratège ! Après la Seconde guerre mondiale l'Etat était un investisseur, il ne l'est plus aujourd'hui. Il est de plus en plus sollicité pour être Providence, c'est-à-dire pour protéger des maux sociaux du capitalisme et réduire les inégalités. Mais les ressources à redistribuer

ne sont pas illimitées et leur potentiel s'amenuise avec la crise du travail, le manque de compétences, la stagnation de la productivité.

Il y a besoins d'investissements humains et matériels massifs pour que la société s'adapte au dérèglement climatique et aux mutations de l'environnement et puisse atténuer leurs impacts. Mais ces investissements risquent fort de ne pas compenser les destructions de capital productif qui seront liées aux ruptures des modes de production et de vie. Les gens sont maintenant massivement conscients de la nécessité de faire face à l'impérativité écologique, mais ils ne sont nullement préparés aux sacrifices et aux efforts que cela suppose. Au contraire les failles de la pensée écologiste en politique engendrent de sérieux obstacles.

De grandes firmes globalisées monopolisent la haute technologie sur le mode de l'utilitarisme en provoquant des addictions et la corrosion des valeurs humanistes. Leurs activités s'étendent dans tous les domaines de biens publics sans mandat ni délégation. Les Etats essaient de réagir mais sans contester leurs pouvoirs. Après l'échec de l'utopie communiste, nous nous soumettons au pouvoir des champions de la finance et de la technique.

Malheureusement la transformation du capitalisme européen n'est pas au cœur des luttes sociales, ni de la volonté des dirigeants actuels. A l'évidence la mobilisation des forces vives de la société pour qu'elle puisse élaborer elle-même les choix collectifs est perdue de vue. L'idéal classique d'autogouvernement s'est évaporé.

Il faut mettre en évidence les graves problèmes que soulève la gouvernance actuelle des Etats en matière d'information comme de démocratie. Les gens sont inondés de chiffres et d'autojustifications par leurs dirigeants, et dans l'espace public la communication devient un jeu du ping-pong et du paraître.

La vérité ne se révèle pas aisément par les chiffres quand les gens et la plupart des acteurs politiques n'ont pas de formation statistique. De plus les concepts qui sous-tendent l'appareil de mesure de l'Etat sont d'une autre époque et les algorithmes des grandes sociétés ont pris le relais. Il n'est pas étonnant que les fake-news et les théories du complot prolifèrent.

La délégation des citoyens à l'Etat ne fonctionne plus dans des sociétés où les individus disposent de multiples sources d'information mais ne peuvent en extraire une vérité par eux-mêmes. Le gouvernement découvre la société dans les manifestations et l'écart se creuse entre la société et ses dirigeants.

Dans le Financial Times l'écrivain japonais Ishiguro et d'autres Prix Nobel se sont entretenus au sujet de l'intelligence artificielle. Leur conclusion est que *l'homme n'est pas dans la boucle*. Et j'ai lu dans le quotidien Les Echos cette interrogation : *Et si l'homme se mettait à penser comme une machine, c'est-à-dire sans réfléchir ?*

Je n'ai pas la compétence pour une exploration critique de la gouvernance en géopolitique. Comme tout un

chacun j'observe le retour des Etats dans la rivalité des puissances, et le souci des inégalités du monde reste dérisoire. La corrosion des institutions internationales créées après-guerre est frappante et leur consolidation n'est toujours pas à l'ordre du jour. Les groupements coopératifs au sein de grandes régions et entre elles font face à d'énormes difficultés. Les terrorismes nourrissent les replis identitaires contre l'immigration et la fracture originelle entre l'Europe de l'Orient reste une plaie saignante. On sous-investit en Afrique, la jeunesse du monde. Ce sont les Etats se disant souverains et la faiblesse des sociétés civiles transnationales qui font obstacles à l'émergence de nouvelles formes de solidarité et de démocratie mondiale.

Le néo-hégélien Alexandre Kojève a vu juste quand il suggérait que la fin de l'histoire serait en fait l'acquisition de la sagesse par les nations, mais par quel chemin y parvenir ?

Dans le passé les institutions politiques se sont recommandées de valeurs transcendantes à portée universelle. Mais la violence du Sacré a été terrible. Et les limites de la raison d'Etat sont désormais visibles. C'est le retour des manichéismes. Aujourd'hui presque tout est binaire, pour ou contre.

La politique n'est plus une question de vie et de mort, mais gardons-nous pour autant de visions apocalyptiques. Dans son Apocalypse Saint Jean imaginait la fin du monde avec l'effondrement des Empires. Alors vient l'avènement du Royaume céleste en deux étapes : Jésus revenait sur terre d'abord pour sauver les vrais chrétiens et une deuxième fois pour sauver tous les humains.

Par contraste et de façon plus fructueuse Jean-Pierre Dupuy a prôné un catastrophisme éclairé dans les circonstances actuelles. Mais qui guidera la raison ? Il faut renouer avec l'espérance, ce qui exige de repenser Foi et Raison.

L'ambition d'une Communauté politique doit être reprise en profondeur et à une autre échelle. La régénération de l'humanisme et la refondation des institutions font l'objet de beaucoup d'aspirations et de recherches. Mais la question vitale du développement des facultés humaines n'est pas dans les radars de l'espace public. Nous avons besoin d'une révolution de l'éducation, celle des contenus est beaucoup plus importante et difficile que celle de procédures ; besoin aussi d'apprentissage pour tous, de dialogues pacifiques et constructifs, de coresponsabilités dans l'engagement. Besoin de sociétés civiles qui créent une culture de participation.

Au lieu de cela, la question qui monte et qui n'est d'ailleurs pas négligeable est qui aura raison de la Chine ou de l'Occident en matière de modèle politique : démocratie ou autocratie ? Ce n'est pas la bonne façon de poser les problèmes. On ne peut pas calquer le modèle d'une société et le greffer sur une autre. Les différentes sociétés ont différents antécédents historiques et culturels. Chacune doit évoluer par elle-même et prendre appui sur une compréhension mutuelle.

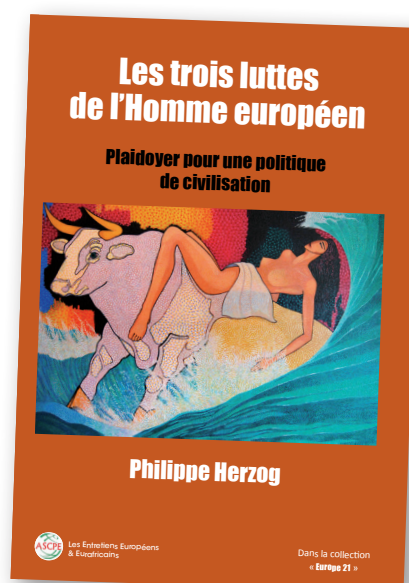
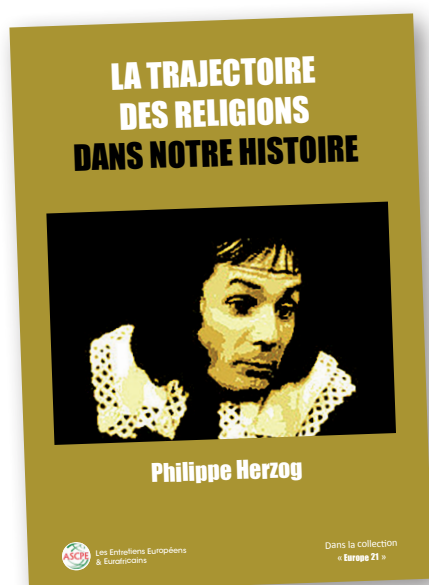
En guise de conclusion, redécouvrons la richesse de la parabole biblique de la construction de la Tour de Babel.

Cette Tour, que l'humanité aurait voulu construire dans un lointain passé, symbolisait à la fois son effort d'accomplir un idéal et de bâtir une Cité commune. Pourquoi cette tentative a-t-elle été mise en échec et abandonnée ? Selon la Bible, la hâte des différents peuples à la construire a généré des violences intestines et une concentration des pouvoirs par une Cité dominant les autres, au point que Dieu est intervenu pour arrêter la construction de cette Tour. Mais Kafka a réinterprété la parabole : l'échec de la construction n'a pas résulté de l'intervention divine mais d'une déficience inhérente à l'humanité elle-même. Les nations y ont renoncé d'elles-mêmes.

Ceci, souligne Stéphane Mosés dans son livre *L'Ange de l'Histoire*, est lié à un dérèglement de la conscience du temps et singulièrement de l'avenir. Le temps n'est pas linéaire, et en effet le travail de la raison humaniste pour le progrès s'est retourné contre elle-même. La tâche infinie qui est celle de la construction de l'Europe se délite. Elle répondait à l'idéal d'une paix perpétuelle, un objectif trop élevé sans doute tant le tragique de l'histoire ne s'est pas dissipé. Mais la beauté de cette aspiration ne doit pas se perdre. Commençons par apprendre à restaurer des biens communs et les partager en faisant appel à l'esprit de transcendance de chacun.

Paris le 14 septembre 2021

Un livre acheté, un livre offert



Commandez le dernier essai de Philippe Herzog en ligne :
«La trajectoire des religions dans notre histoire»

<https://www.entretiens-europeens.org/commandez-le-livre-la-trajectoire-des-religions-dans-notre-histoire-de-philippe-herzog/>

Vous recevrez l'essai sur « Les trois luttes de l'homme européen » gracieusement.

Directrice de publication : **Claude Fischer Herzog**

Conception : **Christophe Le Nours** 

Publiée par **ASCPE** - 9 rue des Larris, 93800 Epinay sur Seine - Tél. : 00 33 (0)6 72 84 13 59

Mail : contact@entretiens-europeens.org - site : www.entretiens-europeens.org